

Soldat, Poilu, Edmond Vittet envoie à l'un ses amis un article sur les poilus
Cher Joseph article inédit : sentimentalō Garde le souvenir précieux des poilus.
Ton ami qui te la serre. Edmond

Le poilu, c'est celui que tout le monde admire, mais dont on secarte lorsqu'on le voit monter dans un train, rentrer dans un café, dans un restaurant, dans un magasin, de peur que ses brodequins amoquent les bottines, que ses effets maculent les vestons à la dernière coupe, que ses gestes effleurent les robes cloches, que ses paroles soient trop crues. C'est celui que les officiers d'administration font saluer. C'est celui à qui l'on impose dans les hôpitaux une discipline dont les embusqués sont exempts. Le poilu, c'est celui dont personne à l'arrière ne connaît la vie véritable, pas même les journalistes qui l'exaltent, pas même les députés qui voyagent dans les quartiers généraux. Le poilu, c'est celui qui va en permission quand les autres y sont allés, c'est celui qui ne parle pas lorsqu'il revient pour huit jours dans sa famille et son pays, trop occupé de les revoir, de les aimer ; c'est celui qui ne profite pas de la guerre ; c'est celui qui écoute tout, qui juge, qui dira beaucoup de choses après la guerre.

Le poilu c'est le fantassin, le fantassin qui va dans la tranchée. Combien sont-ils les poilus sur le front ? Moins qu'on ne le croit. Que souffrent-ils ? Beaucoup plus qu'on ne le croit. Que fait-on pour eux ? Je sais on en parle, on les vante, on les admire de loin. Les illustrés ou les clichés de leurs appareils tentent de les faire passer à la postérité par le crayon de leurs artistes. Les femmes malades tentent de flirter avec eux par lettres. Mais lorsqu'ils sont au repos, les laisse-t-on se reposer ? Ont-ils leurs journées pour les populariser comme en ont eu le 75, l'aviation, le Drapeau belge, etcō ? A-t-on vu expliquer dans la presse que le poilu, c'est encore le seul espoir de la France, le seul qui garde ou prend les tranchées, malgré l'artillerie, malgré la faim, malgré le souci, malgré l'asphyxiē

Edmond Vittet, 1916

Le volontaire de étranger de 1914 (Pascal BONETTI . 1920)

Le monde entier disait : la France est en danger
Les barbares demain, camperont dans ses plaines
Alors, cet homme que nous nommions "l'étranger"
Issus des monts latins ou des rives hellènes

Ou des bords d'outre-mers, s'étant pris à songer
Au sort qui menaçait les libertés humaines
Vint à nous, et s'offrant d'un c%ur libre et léger
Dans nos rangs s'élança sur les hordes germaines

Quatre ans, il a peiné, lutté, saigné, souffert !
Et puis un soir, il est tombé, dans cet enfer..
Qui sait si l'inconnu qui dort sous l'arche immense

Mêlant sa gloire épique aux orgueils du passé
N'est pas cet étranger devenu fils de France
Non par le sang reçu mais par le sang versé.

Prière du 11
novembre 2016



ANNIVERSAIRE DE L'ARMISTICE

PRIERE DU 11 NOVEMBRE 2016

TEMOIGNAGES DE LA GRANDE GUERRE

Lettre du soldat Le Denen à son épouse (28 octobre 1915) La miséricorde

Chère petite Aimée,

Je suis fort surpris de t'entendre parler comme tu le fais au sujet du Prussiens. Toi qui as du c%ur. Certes ils ne sont pas tous bons il y en a qui sont de vrais bandits. Si tu voyais les maisons où ils passent, moi-même, tout en étant habitué, j'en frissonne d'horreur et le c%ur me saigne en pensant aux pauvres ouvriers qui ne retrouveront rien de tout ce qui est leur unique avoir. Mais il y a des Français qui sont aussi lâches car ils finissent tout ce qui reste. Ne dis pas ces mauvais Allemands certes ce sont eux qui sont la cause de nos souffrances mais ils sont forcés par les chefs qui les contraignent à le faire. Mais les chefs du pouvoir ennemi, eux, oui, sont maudits par leurs hommes et nous-mêmes.

Mais ces pauvres pères de famille, nous en avons fait prisonnier un quatre jour qui a huit enfants en bas âge, ces adolescents de 17 ans que l'on envoie sur le champ de bataille, ces jeunes maris qui laissent une femme aimée au pays, ceux-là ne doivent pas s'appeler les maudits car ils ont coûté bien des larmes à leurs mères qui ont tant peiné pour les élever et qui ont coûté aussi cher que nous à mettre au monde. D'ailleurs le bon Dieu qui est bon ne les aime-t-il pas tous autant que nous ? Il ne nous a pas créés de race inférieure à l'autre et nous sommes tous aussi chers à son c%ur. Aussi si par moments en voyant tout le mal qu'ils font je me révolte publiquement, j'entends aussitôt une voix intérieure qui me dit : « fais le bien pour le mal, sois meilleur qu'eux » et je reprends mes sentiments naturels et je les plains en pensant aux responsabilités qu'ils auront plus tard. Si je fais la guerre, je veux la faire honnêtement et sans ressentiments. Si je me bats, c'est pour ne pas laisser égorger mes frères, pour les aider puisqu'on nous attaque. Je le fais de grand c%ur et le plus simplement du monde cherchant à m'effacer le plus possible sans jamais me dérober à aucune difficulté. D'ailleurs, mes chefs ont dû le remarquer, c'est pour cela qu'ils m'ont choisi pour les missions excessivement graves et ont l'air d'avoir une certaine confiance en moi, j'en suis touché, mais j'en tire aucune vanité puisque c'est mon Devoir. Ne hais pas le Boches, prie pour eux.

LeDenen

Lettres de Gaston Biron à sa mère. Il meurt quelques jours après avoir été blessé en septembre 1916

Samedi 25 mars 1916 (après Verdun) Ma chère mère, ò Par quel miracle suis-je sorti de cet enfer, je me demande encore bien des fois s'il est vrai que je suis encore vivant ; pense donc, nous sommes montés mille deux cents et nous sommes redescendus trois cents ; pourquoi suis-je de ces trois cents qui ont eu la chance de s'en tirer je ne sais rien, pourtant j'aurais dû être tué cent fois, et à chaque minute, pendant ces huit longs jours, j'ai cru ma dernière heure arrivée. Nous étions tous montés là-haut après avoir fait le sacrifice de notre vie, car nous ne pensions pas qu'il fût possible de se tirer d'une pareille fournaise. Oui, ma chère mère, nous avons beaucoup souffert et personne ne pourra jamais savoir par quelles transes et quelles souffrances horribles nous avons passé. A la souffrance morale de croire à chaque instant la mort nous surprendre viennent s'ajouter les souffrances physiques de longues nuits sans dormir : huit jours sans boire et presque sans manger, huit jours à vivre au milieu d'un charnier humain, couchant au milieu des cadavres, marchant sur nos camarades tombés la veille ; ah ! j'ai bien pensé à vous tous durant ces heures terribles, et ce fut ma plus grande souffrance que l'idée de ne jamais vous revoir. Nous avons tous bien vieilli, ma chère mère, et pour beaucoup, les cheveux grisonnants seront la marque éternelle des souffrances endurées ; et je suis de ceux-là. Plus de rires, plus de gaieté au bataillon, nous portons dans notre cœur le deuil de tous nos camarades tombés à Verdun du 5 au 12 mars. Est-ce un bonheur pour moi d'en être réchappé ? Je l'ignore mais si je dois tomber plus tard, il eût été préférable que je reste là-bas. Tu as raison de prier pour moi, nous avons tous besoin que quelqu'un prie pour nous, et moi-même bien souvent quand les obus tombaient autour de moi, je murmurais les prières que j'ai apprises quand j'étais tout petit, et tu peux croire que jamais prières ne furent dites avec plus de ferveur. (ò) Ton fils qui te chérit et t'embrasse un million de fois.
Gaston

La fiancée d'un soldat de vingt et un ans, tué à Langhemarcq, répond au caporal infirmier, séminariste, que le soldat avait chargé d'écrire aux parents :

Monsieur, J'ai à cœur de vous remercier de la tâche bien pénible que vous avez faite en vous chargeant de prévenir la famille de M. Charles Eò du départ de celui-ci pour un autre monde. Vous devez comprendre avec quelle douleur cette nouvelle a été accueillie par les parents et par les sœurs. Charles était le seul garçon de la famille. Cette nouvelle a été également pour moi, sa fiancée, une douleur inattendue et impossible à dire.

Je vous écris cette lettre pour vous remercier tout d'abord, comme je vous le disais au commencement, et puis pour vous demander si vous ne pourriez pas me donner quelques détails sur la façon dont cet accident lui est arrivé. A-t-il été blessé dans une attaque ou dans un moment où il a voulu faire un mouvement ? Et puis, vous que je crois chrétien, d'après votre lettre, dites-moi, je vous en supplie, sans rien me cacher, si vraiment Charles n'a pas souffert pour passer de cette patrie dans l'autre, où on ne souffre plus. N'a-t-il pas pu dire un mot ? Est-il enterré dans un cercueil ? Charles devait avoir sur lui quelques papiers, des lettres et des photographies, les miennes, entre autres, un petit Nouveau Testament ; savez-vous

ce que ces choses sont devenues, si elles seront remises à la famille, pour qui elles seraient une certaine satisfaction ?

Si ma lettre vous parvient, ce que je crois, donnez-moi une réponse, je vous en supplie. Vous devez vous imaginer ce que cette nouvelle m'a causé de peine. J'étais la compagne d'enfance de ce bien-aimé, j'étais devenue sa fiancée, nous croyions vivre des jours heureux ensemble. Dieu ne l'a pas permis, nous devons nous soumettre. Recevez, Monsieur, avec toute ma reconnaissance

Lettre d'un jeune prêtre à ses sœurs. Mort pour la France en 1916

Ma bien chère petite Edith, ma bien chère petite Alice, si vous recevez cette lettre, c'est que le bon Dieu aura accepté le sacrifice que, depuis longtemps déjà, je lui ai fait de ma vie. Avec moi, mes bien chères petites, il faudra, non pas pleurer, mais remercier Dieu, qui aura exaucé ma prière. Elle a toujours été en effet : mon Dieu, faites en moi votre sainte volonté. Si, fidèle à votre grâce, je puis vivre uni à vous malgré les distractions, les tentations, les épreuves, devenir même, à cause d'elles, meilleur et plus saint... j'accepte avec amour de vivre, quelles que soient les croix à porter. Mais si, cédant à ma faiblesse, je dois vieillir en devenant moins prêtre, en comprenant moins la croix, si je dois me rechercher et travailler pour moi, au lieu de travailler pour les âmes et en définitive pour Dieu, prenez-moi de suite près de vous, pour que, du moins, vous retiriez de ma mort ce que je n'aurais pas eu le courage de vous donner par ma vie : un peu de bien fait aux âmes, un peu d'amour et de gloire pour vous... Il faudra vous dire, mes chères petites sœurs,... et vous ferez savoir tout cela à Papa, Fernand, Violette et Madeleine, que, maintenant plus que jamais, j'aime chacun de vous ; que je veille davantage sur vos âmes ; que je vous suis dans chacune de vos journées, partageant vos joies et vos peines... Vous prierez aussi pour que ma mort obtienne de Dieu ce que je lui demande en Lui offrant ma vie. Mon Dieu, je vous offre mon pauvre sang, afin que votre règne arrive, et que votre volonté soit faite ; établissez votre règne dans toutes les âmes ! »

Extrait d'une prière à la Vierge Marie O Mère, veillez !

Sur la sentinelle avancée qui, dans la nuit froide et noire, veille sur nos armées..

O Mère veillez !

Sur le soldat veillant dans la tranchée et que la mitraille arrose sans relâche

O Mère veillez !

Sur le pauvre blessé qui, tombé sur le champ de bataille, souffre et gémit dans la nuit glacée.. *O Mère veillez !*

Sur le brancardier qui relève les blessés et les morts, l'infirmier, l'infirmière et le médecin qui se dévouent sans trêve *O Mère veillez !*

Sur la veuve et l'orphelin en larmes ; la sœur qui pleure son frère, la mère qui a perdu son fils, et le petit enfant qui prie pour son père *O Mère veillez !*

Sur la France dont le cœur saigne, qui veut le bonheur de ses enfants, et attend la victoire et la paix *O Mère, veillez !*